

Parole

La parole, complément à l'écriture, prend la forme d'une action lorsqu'elle intervient dans le langage de l'alphabet. Le monde scriptural et celui de l'oralité ne s'opposent plus ; ils expriment une seule et même langue qui me rend présent à moi-même. La parole anime, pour le mieux, la pensée à l'instant où nous ouvrons nos bouches dans le seul but de nous détourner de la communication. D'un autre côté, le silence prend peut-être la forme d'un savoir dès que l'alphabet induit le dépassement d'une parole partagée. Les lettres m'invitent à me regarder parler sans rien dire ; à entrevoir une autre langue réfractaire au monde social. Comment parler, se taire ou écrire en vue d'agir dans le non agir ? Une énergie cosmique converse avec un logos bâillonné ; la parole de l'alphabet s'intègre à un flot de phrases qui s'adaptent au moment présent. La parole, entendue comme manifestation locutoire, se combine avec des lettres qui enregistrent les rythmes d'un texte en perpétuelle évolution. Une respiration écrite parle à un langage aléatoire ; elle articule des pensées avec des vocables qui écoutent l'expression d'un hasart silencieux. Des pages réorientées transforment les vibrations étouffées de mes cordes vocales en une salve de lignes palpitantes. Des phrases assujetties au hasart jouent avec les effets d'une parole qui exprime une écriture transfigurée. La pensée et la parole se mêlent aux lettres ; un texte attentif s'organise autour d'un art de s'entretenir avec soi-même, de s'absenter d'un monde dissipé. L'écrit surgit d'un vide créateur ; il nomme un retard sur ma voix ; il suspend ma mémoire à la force de l'alphabet. L'écriture nous sépare, pour le meilleur ou

pour le pire, de la langue parlée qui, elle, nous met directement en présence d'autrui. Comment prendre la décision de se taire afin qu'une langue construise une distance avec nous-mêmes au moyen d'une solitude tonifiante ? Ma parole est à son apogée lorsqu'elle est comprise par l'alphabet ; je suis présent dans un monde ouvert sur un silence énigmatique et roboratif. Les mots s'entretiennent les uns avec les autres ; l'écriture met fin au jeu des apparences ; la parole s'appuie sur des phrases qui ébruitent une conversation avec le hasart. La parole est tout à coup présente dans le texte ; elle révèle une ouverture intérieure qui salue le surgissement d'une réalité sidérante. Les lettres et (plutôt que *ou*) la parole fabriquent, ensemble, un imaginaire intempestif décidé à s'affranchir de la rhétorique et de la pensée discursive ou de la gnose réservée aux initiés. Des phrases sont à l'écoute d'une parole qui s'émancipe des codes, du pouvoir politique, du savoir-faire oratoire ou de l'art de persuader. Le texte, à l'instar d'une conversation, se construit sur la liberté d'un sens instable, corrigible à l'envi ; il se différencie néanmoins de la parole en supportant un langage du non-dit et de l'impossible. L'écriture peut, de ce fait, se déployer ; elle soutient une transposition créative de la parole. Les phrases ne se réduisent plus à être une simple retranscription graphique d'un langage parlé ; *Écrit parlé*, ainsi que d'autres entretiens, ont été écrits dans cette seule intention. La parole a besoin d'exister dans l'écriture et réciproquement ; nos voix et nos textes découvrent la complexité d'une langue double. L'action de l'alphabet invoque la force de la parole au moyen de textes improvisés, aléatoires ; toujours inachevés parce que corrigibles à l'infini. Les lettres réparent peut-être ma mauvaise élocution pour faire partie de moi-même ; elles

adhèrent, par conséquent, aussi bien à la réalité qu'à l'irréalité de mon monde défaillant. Dans le meilleur des cas, l'alphabet incarne un élan désorganisé ; il écoute des phrases qui parlent à bâtons rompus tandis que des interlignes interrompent une écriture inextinguible. L'alphabet de l'analphabète se présente comme une machine de guerre insolite qui interroge une parole du chaos, du vide, et du hasart. Des lettres s'identifient à un grognement antédiluvien, à un geste initiateur ; voire à une trace originelle qui précède la première parole. L'écriture se perd dans un état d'avant la parole, dans un silence préhistorique ou dans un alphabet autistique. Le cri inarticulé de l'alphabet se rapproche d'une parole proférée plutôt que d'une parole écrite ; les lettres m'exhortent à entretenir mon animalité. L'acte d'écrire serait-il un moyen de quitter la parole des hommes pour rejoindre un langage animal ? L'écrit écoute une bête qui parle en nous ; il nous conduit là où nos voix ne peuvent pas se rendre. Nous apprenons peut-être à parler dans l'espoir d'oublier nos cris de nourrissons et ensuite à écrire pour nous en souvenir. L'écriture sauve une parole qui se meurt à l'instant où elle transfigure la mort ; elle donne ainsi un sens à notre véritable naissance sonore. Le jeu de l'alphabet adhère à la volubilité d'une parole qui disparaît après s'être transformée en lettres. L'écrivain peut enfin se métamorphoser en un analphabète ; une révolte sacrée s'actualise autant dans les lettres de sa langue que dans le refus de retranscrire celle-ci par écrit. Des phrases s'envolent soudain comme des paroles prononcées ; l'alphabet se réduit à exprimer un silence du chaos grâce à un langage du hasart. Ce dernier sollicite une écriture volubile, débridée qui, néanmoins, se manifeste lors d'une pratique

silencieuse de la parole. Ma bouche fermée délivre des mots écrits qui agitent ma voix inaudible ; ma pensée peut dès lors devenir la complice de ma parole. Puis-je mettre en doute des sons qui sortent de ma bouche en vue de retrouver une dimension indéchiffrable de la parole dans l'écrit ? Parler n'est pas voir ; j'essaye cependant d'écouter les paroles, en transformation, d'un voyant analphabète qui adhère aux images et au silence. Aussi, les lettres s'immiscent entre des intervalles pour parler d'une rencontre avec des mots lus par un vide éloquent. La parole des blancs évoque ce qui n'est pas dit ; elle anime le jeu d'un silence qui me sépare de la réalité de chaque vocable. Des interstices exaltent une langue hors d'elle-même ; des écarts et des entre-deux révèlent la présence inouïe d'un vide revigorant. L'écriture disparaît-elle lorsqu'elle nomme des mots audibles avec des lettres qui sont d'abord visibles ? La parole percussive d'un écrivain analphabète instrumente des pages frappées par un entrelacement horizontal de baguettes noires et blanches. Des phrases, qui sont vues avant d'être lues, me conduisent parfois à regarder la mort en face ; la parole s'anéantit alors d'elle-même. L'univers des mots traduit une découverte de soi dès qu'il souligne un dialogue irréfrenable entre l'écrit et l'oral. Aussi, le monde et l'esprit de l'alphabet ont probablement suscité une longue discussion avec un autre qui a fini par devenir moi-même. Je me reconnais donc mieux en écrivant plutôt qu'en parlant ; mes phrases sont, dans le meilleur des cas, des solutions qui expriment ce que je ne peux pas dire. Le rôle de l'alphabet est-il naturellement bizarre lorsqu'il piège les bavardages, le verbalisme ou les conversations trompeuses ? L'écriture reflète une image insensée de la parole dès qu'elle est

dépassée par le sens, neuf et prodigieux, de chaque mot. Des phrases s'articulent avec des nerfs enivrants ; des pensées font écho à des paroles discontinues et imprononçables. Un vide créateur entretient la respiration d'un rythme ; un langage impénétrable distord une écriture vitrifiée. L'univers de la parole est d'autant plus vide qu'il s'appuie sur une expérience fugitive de l'air ; l'écriture est dépassée par des voix aériennes qui nous désempêtrent de la pensée. Des mots écrits saisissent une parole sans intention ; des phrases obéissent à une inspiration du chaos plutôt qu'à la raison ou à la réflexion. Un texte fait parler ma langue ; ma voix se libère dans un ton et mon écriture dans un style (ou dans l'absence de celui-ci). D'autre part, une écriture de la parole, une oralité scripturale, parvient peut-être à refléter ma propre voix dès l'instant où j'écris dans le seul but de me taire. La transposition de la parole dans l'écrit pilote la poursuite d'une langue insaisissable ; un rythme découvre la raison d'être de l'alphabet. Chaque phrase m'entraîne à disparaître dans le savoir musical d'une parole qui orchestre un silence de l'écrit. Un jeu entre ma voix et des lettres situe l'image d'une langue insensée ; le hasart dialogue avec l'espace d'un accent lisible. Les mots se déprennent d'eux-mêmes ; ils découvrent un passage de la pensée vers une écriture en constante évolution. Une langue fluide et hypnotique pousse le rêve et la contemplation à se défaire d'une pléthore de constructions intellectuelles. Les lettres sortent-elles enfin des livres lorsque la légèreté de la parole trouve une entrée fugitive dans l'écriture ? Quoi qu'il en soit, c'est peut-être au moyen du théâtre que s'édifie le meilleur des échanges entre le texte et la parole, entre l'écrit et l'oral. Si *Deux* a pris la forme d'une pièce de théâtre c'est, avant tout, dans l'intention

de pouvoir remplacer des phrases écrites par des paroles. Ce livre questionne l'interprétation théâtrale au moyen d'un texte décalé qui se réinvente sans arrêt ; l'impact de la parole est remis à zéro à chaque nouvelle réplique. Par ailleurs, l'internet dénature l'ascendance de la parole ; une exploitation impudente de l'alphabet prend souvent la forme d'une imposture numérique. Les livres ont besoin de lettres asociales afin, aussi, de venir à bout de réseaux, soi-disant sociaux, qui avilissent l'écriture jusqu'à la rendre insipide. L'écrit sur l'internet semble moins porteur de vérité qu'un échange de vive voix que l'on pourrait alors comparer à un texte imprimé. Un excès de technologies, une consommation effrénée de lettres ou de vidéos, asservies à la communication, font écran à l'acte de parler avec nos corps et, par conséquent, à celui d'établir une relation sincère. La parole ou le silence sont indispensables lorsqu'ils orchestrent des existences surpassées aussi bien par l'expression orale que écrite. De plus, la condition de la parole est paradoxale : elle est à la fois ce qui nous sépare et ce qui nous unit. Si la parole nous rapproche, elle supporte néanmoins une vision du monde, propre à chacun, et à chaque pays ; de ce fait, elle nous éloigne des autres. Est-il possible de renverser cet obstacle en écoutant plutôt qu'en parlant ; en reconnaissant, d'instinct, autrui comme un autre moi ? Autrui me renvoie toujours à moi-même ; un "nous" s'actualise grâce à une fascinante alliance du "je" et du "tu". D'autre part, mes paroles me donnent parfois l'impression de surgir du vide depuis que ce dernier exprime la parole (solipsiste ?) de l'alphabet. L'écrit prend peut-être un sens après avoir sacrifié la parole à des discours verbeux, à une communication utilitaire, à des

bavardages inutiles ; au "parler sans rien" dire des taoïstes. L'électricité de l'alphabet galvanise la critique et la destruction d'une parole vacante ; elle sacralise la découverte d'un langage profane qui me renvoie à une singularité et à une solitude fraternelle. Des mots se dépouillent imparfaitement de leur signification ; ils engendrent des phrases qui ne peuvent plus être saisies par une parole trop humaine. L'évocation du Tao, de ce que l'on ne peut pas nommer, m'incite, pour le mieux, à ressentir un monde d'avant la parole ; un langage qui n'est plus en conformité avec ma réalité.